

Sabine Arnaud, *On Hysteria: The Invention of a Medical Category between 1670 and 1820* Chicago/London: University of Chicago Press, 2015. xii + 357. Figures, notes, bibliography, and index. \$55.00 U.S. (c.1). ISBN: 9780226275543

Response by Sabine Arnaud, Max Planck Institute for History of Science

C'est avec grand plaisir que j'ai découvert ces trois comptes rendus qui approchent chacun de manière très singulière ce livre sur l'invention de l'hystérie. L'engagement de chacun à discuter des passages choisis indique l'écart entre les possibles réceptions de ce livre selon les priorités intellectuelles de chacun. Formée d'abord en esthétique et en philosophie, puis en littérature comparée et en histoire, en France, en Italie et aux Etats-Unis avant de finir ce livre à Berlin avec un poste en histoire des sciences je ne pouvais que désirer m'adresser à un champ de lecteurs aussi large. J'ai cherché à maintenir cette diversité de regards au sein du livre, jouant à être toujours quelque peu en décalage avec ce qui se fait dans chacune des disciplines traversées.

Pour le résumer en quelques mots, ce livre vise à répondre à une question : comment tout un ensemble de sensations, d'émotions, de douleurs, de manifestations physiologiques en tout genre (pleurs, mal de tête, rires, évanouissement) sont-elles nouvellement interprétées à la fin du 18<sup>e</sup> siècle comme des signes d'une pathologie, l'hystérie ?

Cette question peut se déployer à plusieurs niveaux. Cela m'a amenée à considérer, par exemple, comment cette pathologie adopte tout un ensemble de diagnostics anciens, et prend la place de termes aussi divers que les fureurs utérines, la suffocation de matrice, les maux de mères, les accès hypochondriaques, la passion hystériques, les affections vaporeuses, les vapeurs et se faisant propose de nouvelles conceptions du corps, de la femme, de la différence sexuelle, de la modernité, de la médecine....

Cela m'a amenée, également, à examiner combien l'intérêt pour ces manifestations traverse des écrits en tous genres, s'inscrivant et se reconfigurant selon l'actualité de crises et d'événements politiques (les Convulsionnaires, la maladie du roi Georges III, la Révolution française), dans des réflexions sur la nature humaine (Buffon, Le Camus, Diderot, Loyer-Villemay), sur la physiologie (Pinel, Georget...), et sur le rôle de la médecine (Voltaire, Lanthenas, Bergasse...).

L'écriture de ce livre a pris forme à partir de plusieurs convictions. J'en indiquerai deux ici:

- D'une part, comme l'a bien mis en valeur Patrick Graille, présenter une période historique, c'est dresser un panorama de mots, de néologismes, d'instruments, d'images, de rhétoriques, d'auteurs. Ce sont des trouvailles au hasard de lectures sans mots clés, et une fascination grandissante pour la richesse stylistique et épistémologique qui en a guidé le cadrage. L'exercice déplace le canon établi des œuvres qui seraient représentatives de l'époque, tout autant que le classement des disciplines dans lesquelles elles ont été répertoriées a posteriori. Au cas particulier, j'ai tenté de montrer comment les ouvrages littéraires font plus que poser des questions d'ordre narratif ou rhétorique. A travers leurs usages stratégiques des perceptions

du corps, elles proposent des modèles pour penser l'individu. Réciproquement, j'ai voulu mettre en valeur combine, pour comprendre le développement du savoir médical au 18<sup>e</sup> siècle, il y a tout à gagner à lire les ouvrages de médecine en dialogue avec les publications de l'époque. C'est à partir de la circulation de leurs termes dans des ouvrages littéraires, moraux, philosophiques, politiques, autant que scientifiques ou médicaux qu'ils prennent forme. Des hommes de lettres comme Offray de la Mettrie ou le Camus, en sont l'exemple probant et Denis Diderot la figure paradigmatique de cette transversalité avec sa traduction du premier dictionnaire médical de James.

- D'autre part, comme l'a analysé Catherine Chiabaut, les pratiques d'écriture au 18<sup>e</sup> siècle ne portent pas seulement des enjeux rhétoriques, mais des enjeux épistémologiques. De fait, je crois que les outils de la critique littéraire peuvent servir à articuler des analyses de caractère épistémologique. La diversité de genres littéraires joue un rôle crucial dans la conception de savoirs destinés à être discutés dans les salons autant que dans les académies et dans les facultés. Comme l'a bien noté Annick McAlpin, j'ai laissé de côté les dynamiques de pouvoir entre hommes et femmes, comme celles du monde ecclésiastique. J'ai privilégié l'analyse des enjeux politiques et épistémologiques des savoirs sur l'hystérie (philosophiques, littéraires, anthropologiques, médicaux), à une approche sociale ou de critique littéraire.

La catégorie d'hystérie est ici prise comme un exemple de la constitution du savoir au 18<sup>e</sup> siècle, Chiabaut l'a souligné. Il s'agissait pour moi de comprendre la formation d'un objet de savoir, et ce qui le rend nécessaire à un certain moment. Qu'est-ce qui porte des gens de tous champs à s'y intéresser, qu'est ce qui amène certains à le considérer urgent au point d'en faire la question du concours de la Société Royale de Médecine ? Ce livre s'attèle à décrire les initiatives pour établir une catégorie, avec ce que ce parcours a de paradoxal : il cherche à en capturer le mouvement, tandis que chaque auteur ou même chaque texte le redéfinit, transforme les objets et les manières de les approcher. McAlpin l'a bien senti, m'écartant autant que possible d'une approche téléologique, j'ai voulu donner place aux tâtonnements, aux décalages, aux oublis, et aux résurgences éventuelles de conceptions comme d'imaginaires. Il s'agissait autant que possible de comprendre des cristallisations de sens pour voir comment prennent des dénnotations et des connotations, et d'analyser comment certains textes déjouent d'autres textes, quelles sont les motivations et leurs enjeux. Ce n'est pas de fait, une histoire des idées, mais l'histoire de la construction d'émotions, d'afflictions et de savoirs. C'est le récit d'une série de divergences effacées pour assurer une construction rétrospective. Différences impensées, détours, inflexions, contresens indiquent tour à tour les priorités dans la détermination d'une pathologie. C'est à la fois la force analytique, synthétique mais celle performative du savoir qui apparaît.

Un des points encore de réflexion qui se poursuit pour moi au delà de la conception de ce livre sur l'hystérie et auquel ont fait référence Chiabaut et Graille est de mesurer le déplacement de questions qui ont été posées par Michel Foucault dont le travail a été un point de référence essentiel dans la conception de ce livre. Pour situer ce point de départ à grands traits, il me semble que Foucault ainsi que toute une mouvance d'intellectuels de sa génération, allant de l'historien Michel de Certeau au psychiatre Thomas Szasz, ont proposé un premier déplacement essentiel. Jusqu'à eux, l'approche dominante voyait dans l'interprétation en termes d'hystérie la vérité de troubles longtemps conçus comme possession – une vérité d'ordre physiologique ou psychosomatique. Ils ont alors montré que l'une comme l'autre interprétation reposaient sur des structures de pouvoir, le pouvoir religieux (notamment l'inquisition) et le pouvoir psychiatre et médical. Refusant de croire dans cette « vérité »,

Foucault a déplacé le regard pour analyser certains enjeux du pouvoir médical dans la construction de normes sur l'individu.

J'ai pour ma part laissé de côté une histoire des institutions et de pratiques pour m'intéresser d'avantage à la force performatrice du langage. J'ai tenté de donner place au patient un rôle dans l'invention de la pathologie, tant au niveau de la suggestion d'écritures du corps que de celles d'écritures narratives qui donnent forme à la pathologie. Considérant ce qui se passe au niveau du langage à travers de la création de pratiques d'écriture et de lecture, un des défis a été pour moi de montrer combien le langage peut avoir une fonction performative autant que cognitive.

La diversité des réceptions que j'évoquais en introduction marque, une fois encore, combien un texte, une fois publié connaît une vie qui lui est propre. L'auteur ne saurait en définir la lecture correcte, ce que l'on doit en retenir ou même ce que l'on doit en attendre. Ce que je donne avec cette réponse n'est donc pas le mot final de l'histoire, mais une autre piste de lecture, une quatrième inflexion suscitée par la lecture de ces comptes rendus. De fait, cette réponse n'est qu'un premier jet par rapport aux questions qu'ils ouvrent, qui demandent une réflexion à plus long terme. Je tiens ici à exprimer toute ma gratitude à Andrew Curran ainsi que Mary McAlpin, Catherine Chabault et Patrick Graille pour avoir ainsi partagé le fruit de leurs lectures attentives.

Sabine Arnaud  
Max Planck Institute for History of Science  
[sarnaud@mpiwg-berlin.mpg.de](mailto:sarnaud@mpiwg-berlin.mpg.de)

Copyright © 2016 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Forum nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

*H-France Forum*  
Volume 11 (2016), Issue 6 #4